CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 241.

SUR

LES CAUSES DES MALADIES DES ENFANS,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 *novembre* 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR JOACHIM LAFFORE.

Les soins qu'on donne à l'enfance décident de l'homme à venir.

ROSTAN, Hygiène.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Suppléant.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Président.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Examinateur.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur.*	Ratheau, *Suppléant.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES CAUSES DES MALADIES DES ENFANS.

L'OBSERVATION, éclairée par le flambeau de l'anatomie pathologique, a prouvé d'une manière évidente que, dans le sein même de sa mère, le fœtus n'est pas à l'abri des maladies les plus graves. On trouve chaque jour à l'autopsie des nouveau-nés des traces de phlegmasies gastro-pulmonaires et cutanées ; le scalpel de l'anatomiste découvre aussi des tubercules et d'autres productions morbides dans le parenchyme de leurs organes, et les annales de l'art offrent de nombreux exemples d'enfans venus au monde avec des hydropisies. Ces maladies, ces altérations de tissus sévissent avec autant de violence, et laissent des traces aussi manifestes chez eux que chez les enfans qui ont respiré. La cause qui les produit, les agens qui les occasionnent échappent le plus souvent à notre investigation, nos moyens de diagnostic sont impuissans, nous ne pouvons pas reconnaître leur existence. Mais, il faut l'avouer, les premiers pas que l'on fait dans une carrière toute nouvelle sont incertains et chancelans. Les travaux des pathologistes, dirigés aujourd'hui vers ce but louable, seront sans doute couronnés de succès : peut-être un jour serons-nous plus heureux, peut-être enfin nos ressources thérapeutiques parviendront-elles à enrayer la marche de ces affections meurtrières.

C'est une vérité en faveur de laquelle déposent, et les témoignages unanimes de l'antiquité, et ceux des temps modernes, que les parens transmettent à leurs enfans le germe de certaines maladies. Ne trouve-t-on pas jusque dans les formes extérieures et dans la ressemblance des traits du visage cette influence des pères sur l'organisation des enfans ; cette opinion a pour défenseurs les médecins les plus distingués, les philosophes les plus célèbres et les observateurs les plus profonds. Citer les noms d'*Hippocrate*, *Galien*, *Boërrhave*, *Van-Swiéten*, *Bordeu*, *Barthez*, *Pinel*, c'est assurer le triomphe de cette vérité. Toutefois, devant le témoignage de tous les siècles, en opposition avec les faits, en présence de ces noms immortels s'élève une opinion contraire ; elle se présente sous les auspices de cet illustre médecin qui a rendu tant de services à la science, et qui a si bien mérité le tribut de reconnaissance et d'éloges qu'on se plaît à lui accorder. L'école de M. *Broussais* a rejeté l'hérédité des maladies, parce qu'elle ne pouvait l'expliquer, et qu'elle ne s'accordait point avec son système; elle a craint de tomber dans le fatalisme et d'insulter à la nature en la supposant capable de créer des générations entières pour les vouer ensuite à la mort. Mais, quoi ! vous rejetez une vérité parce qu'elle se soustrait à vos explications ? Avez vous soulevé le voile ténébreux qui couvre le mystère de la génération? Les systèmes ingénieux de *Buffon*, de *Bonet*, de *Spallanzani*, et de tant d'autres physiologistes, tour à tour reçus avec enthousiasme, et rejetés souvent avec indifférence, ont passé, et cependant les générations se succèdent chaque jour. Expliquez-nous comment le foie et le rein sécrètent la bile ou l'urine ; dévoilez à nos yeux le mécanisme admirable mais mystérieux de la vie, ou plutôt avouez votre ignorance et ne niez point des vérités incontestables.

Que n'a-t-on pas dit pour expliquer l'hérédité des maladies ; chacun les a ratachées au système qu'il avait adopté, *Vanhelmont* à son archée séminal, *Stalh* à cet agent spirituel qui organise le corps de l'enfant comme celui du père où il habite : rêves ingénieux ! hypothèses brillantes ! mais la véritable explication est encore à trouver.

Les principales maladies dont la prédisposition se transmet par hérédité sont l'épilepsie, l'aliénation mentale, la goutte, les scrophules, le rachitis, le cancer, et surtout cette phthisie pulmonaire, fléau dévastateur qui immole des familles entières.

L'art du médecin sera-t-il impuissant? Pourra-t-il empêcher le développement de ces maladies? pourra-t-il arrêter leur marche? Oui, souvent il parviendra à cet heureux résultat par l'étude approfondie des lois de l'organisme, par la connaissance des tempéramens et des constitutions, et surtout par l'exécution méthodique des règles de l'hygiène.

C'est surtout de leurs mères que les enfans reçoivent cette prédisposition aux maladies héréditaires, vérité qui n'avait point échappé au législateur de Sparte; aussi chez ce peuple les filles recevaient-elles une éducation qui fortifiait leur corps, et les rendait aptes à donner à l'état des citoyens robustes; elles se livraient aux exercices gymnastiques, s'exercaient à la lutte sur le mont Taygète, et dansaient la pyrrhique guerrière sur les rives de l'Eurotas; elles passaient le temps de leur grossesse dans les plaisirs, leurs yeux n'étaient frappés que des images qui rappelaient la beauté unie à la force. A l'exemple de ce peuple, on ne saurait trop s'attacher à fortifier le tempérament des filles, qui doivent devenir mères, car un terrain stérile ne donna jamais qu'une faible moisson.

C'est par ces mariages peu assortis, dictés par un intérêt sordide ou par des convenances ridicules et déplacées, que ces maladies se propagent; tantôt c'est une jeune victime qu'on sacrifie à un vieillard dégoûtant; tantôt des personnes d'une constitution faible et débile, portant le germe de maladies mortelles, contractent des liens qui hatent leur mort. De ces mariages naissent des enfans qui un jour serons victimes de la barbarie de leurs pères. Loin de moi, cependant, l'idée d'appeler le législateur au secours de la médecine pour faire violence à la volonté dans une union qui doit être libre. Mais si jamais un médecin doit prodiguer ses conseils, si jamais on doit le consulter, c'est bien dans cet acte si important, d'où dépend le

bonheur de la vie des pères et des enfans. Laissera-t-il contracter un mariage à des individus atteints d'épilepsie, d'aliénation mentale ou de phthisie? Non, sans doute, c'est un crime qu'on lui reprocherait sans cesse.

C'est encore un moyen bien facile de transmettre ces maladies que les mariages de famille, unions souvent heureuses, je l'avoue, et d'autant plus douces que l'âge ne fait que fortifier les inclinations de l'enfance; mais elles tendent toujours à la dépravation de l'espèce. Voyez les Juifs répandus dans tout l'univers, forcés de s'unir entr'eux, ne portent-il pas une physionomie qui les fait partout reconnaître. On dit que c'est le sceau de la réprobation qui est empreint sur leur front; le physiologiste qui a étudié la nature ne se paie pas de ces subtilités, il remonte à la véritable cause. On ne saurait donc assez conseiller le croisement des races. Que les personnes d'un tempérament lymphatique et d'une constitution faible s'unissent à des personnes bilieuses et robustes: *Contraria contrariis curantur*, a dit *Hippocrate*. « Et pourquoi, s'écrie *Desessart*, les hommes ne se aient-ils « pas aussi soigneux de leurs alliances qu'ils le sont pour leurs ani- « maux domestiques, les fleurs de leurs parterres et les fruits de « leurs serres. » Les Persans et les Turcs d'origine tartare, dit *Chardin*, ont effacé la laideur originaire de leurs traits par de fréquentes unions avec les belles Géorgiennes, et d'autres femmes de la race caucasienne, qui passaient d'un obscur esclavage dans le lit nuptial de leurs maîtres.

On doit aussi blâmer ces mariages contractés entre des individus trop jeunes ou trop avancés en âge; chez les premiers, la constitution n'est pas encore assez formée, les organes n'ont pas encore atteint toute leur force et leur énergie; chez les seconds, les forces sont épuisées, la source de la vie est presque tarie; ils ne donneront le jour qu'à des enfans faibles et d'une constitution débile. Il est d'autres raisons, faciles à deviner, qui rendent ces unions dangereuses, et le chancelier *Bacon* a dit, avec vérité, que les excès de la jeunesse sont des conspirations contre la vieillesse.

Mais on n'a pas écouté les conseils de la raison et de l'expérience, une union dangereuse par ses suites a été contractée, la grossesse se déclare : c'est alors qu'il faut redoubler de zèle et d'ardeur, et mettre à profit les règles de l'hygiène ; elles varient d'après les maladies auxquelles la femme est en proie, et qu'elle peut transmettre à ses enfans ; leur énumération m'entraînerait hors de mon sujet.

Aussitôt que l'enfant sera né, on l'éloignera de sa mère, cruelle mais nécessaire séparation ; on lui donnera une nourrice robuste ; il jouira des bienfaits d'un air pur et salutaire, il sera soustrait avec soin à tous les agens qui pourraient aviver le germe des maladies que sa mère peut lui avoir transmises : c'est ainsi qu'on modifiera sa constitution, et des soins assidus pourront lui rendre une santé robuste, que l'ignorance ou une coupable imprudence lui avaient ravie.

Ingesta. A peine l'enfant a-t-il vu le jour, que de nombreuses maladies viennent attaquer sa frêle existence, et s'efforcent de tarir la source d'une vie encore mal assurée. C'est principalement sur les organes digestifs qu'elles exercent leurs ravages ; et un médecin qui à une vaste érudition joignait le talent précieux de l'observation, *Tissot,* ne craint pas d'avancer que le tube alimentaire est chez eux le foyer d'où émanent presque toutes les maladies ; c'est aussi l'opinion de la plupart des auteurs qui ont écrit sur les maladies des enfans. Où en trouverons-nous la raison ? N'est-ce pas dans le peu de soins que l'on prend de donner à cet être faible une nourriture appropriée aux forces encore peu énergiques de son estomac. N'oublions jamais le rôle important que remplit ce viscère dans les fonctions de l'économie ; ne nous écartons pas des lois de la nature, et nous ne verrons pas chaque jour ces phlegmasies gastriques si nombreuses, ces diarrhées effrayantes qui moissonnent tant d'infortunés. Ces aphthes, ce muguet et ces coliques, qui causent tant de ravages, ne dépendent-ils pas le plus souvent de l'abus de ces purgatifs irritans et toniques, de ces vins amers et aromatiques, et de ces préparations vermifuges décorés de noms pompeux.

Croit-on qu'un enfant souffre ; chacun est aussitôt mis à contribution, chacun fournit le tribut de son ignorance, et les pharmacies ne suffisent point aux prescriptions insensées de ces personnes étrangères aux connaissances médicales. Le motif est louable sans doute, je reconnais le zèle d'une femme, la tendresse d'une mère; mais elle doit être éclairée par les lumières de la médecine, c'est le médecin qui doit lui prodiguer ses conseils, et arracher à la mort ces précieuses victimes. Les mères ne seront jamais sourdes à sa voix, l'amour maternel est un sûr garant de ce que j'avance ; et il ne sera jamais obligé de s'écrier avec aigreur, comme le mélancolique et profond *Zimmerman :* « Qu'il serait plus facile de transporter les Alpes « dans les vastes plaines de l'Asie, que de désabuser une femme « écervelée. »

Le lait de la mère est sans contredit la nourriture la plus appropriée aux forces digestives du nouveau-né. Combien de médecins, de philosophes et de législateurs ont consacré leur éloquence persuasive à prouver cette vérité. Leurs efforts, si louables, ont été couronnés de succès, et aujourd'hui la plupart des mères se font un plaisir d'allaiter leurs enfans. Est-il, en effet, un devoir plus sacré ? en est-il un plus doux ? S'y soustraire sans raison légitime, c'est outrager la nature, c'est fouler aux pieds les lois qu'elle nous impose. Souvent elle se venge de cet outrage : des mammites qui se terminent par de vastes abcès, des péritonites intenses se déclarent, les lochies dégénèrent en des leucorrhées intarissables. Plus tard, on voit apparaître des squirrhes et des cancers ; quelquefois des névroses en sont les suites funestes. Que de plaisirs, au contraire, se procure une mère qui nourrit son enfant ; que d'avantages ne retire point cet être faible du lait de sa mère. Admirez la sage prévoyance de la nature ; elle prépare à l'avance dans les mamelles de la femme ce colostrum, fluide doux et aqueux, si approprié aux forces du nouveau-né ; purgatif si bienfaisant, qui chasse le méconium sans aucun danger. A mesure que l'enfant acquiert des forces, il a besoin d'un lait plus nutritif, la nature continue son ouvrage, et la mamelle le sécrète. Ce n'est pas tout

encore ; qu'elle autre aura pour l'enfant les soins et la tendre sollicitude d'une mère ; l'amour et les soins salariés ne valent pas une de ses caresses. L'enfant peut être malade, c'est par le lait que doivent lui être transmises les substances médicamenteuses, et quelle autre qu'une mère voudra se prêter à ce devoir.

Mais l'emploi exclusif de moyens généraux conduit souvent à des applications fausses, et loin de moi l'idée de vouloir que toutes les mères allaitent leurs enfans. Il en est à qui ce plaisir doit être interdit, les femmes faibles et lymphatiques ; celles qui sont la proie de chagrins profonds ou de passions violentes ne doivent point être nourrices, elles exposeraient leurs enfans à des accidens nombreux. C'est par l'allaitement que les maladies héréditaires jettent de profondes racines dans l'économie : éloignez au plutôt l'enfant de celle qui lui a donné le jour, il est important de le soustraire à son influence dangereuse.

Il est cependant une maladie contagieuse que l'enfant contracte dans le sein de sa mère ou au moment de la naissance, véritable protée se montrant sous les formes les plus variées, et conduisant souvent à la mort ces êtres infortunés, la syphilis, qui ne doit point empêcher l'allaitement maternel. Confierez-vous un enfant infecté à une nourrice saine et bien portante ; mais vous allez transmettre la maladie à cette femme, peut-être même à une famille entière. La mère est donc obligée de nourrir alors son enfant ; soumise à un traitement mercuriel, elle guérira, peut-être même parviendrez-vous à sauver son enfant. Si les substances administrées à la mère ne suffisent pas pour le guérir, ne balancez pas un moment, administrez à l'enfant les frictions mercurielles, le proto ou le deuto-chlorure de mercure, mais avec une grande prudence et à de faibles doses. L'expérience a démontré et démontre chaque jour l'efficacité de ces substances ; sous l ur heureuses influence on a souvent rendu à la vie des enfans qui, suivant l'ingénieuse expression de *Doublet*, présentaient la miniature de la décrépitude. J'avance ce que j'ai vu, ce n'est point l'esprit de parti qui me fait parler. Ennemi de tous sys-

tèmes, parce qu'ils sont tous exclusifs et qu'ils fascinent les yeux, je prends la vérité où je crois la trouver. Les antiphlogistiques détruisent les phénomènes inflammatoires des maladies syphilitiques, ils n'enlèveront jamais le principe dont l'essence nous est inconnue. L'opinion contraire, née en Angleterre, fut bientôt rejetée dans ce pays; accueillie en France avec enthousiasme, elle peut devenir la source de maux innombrables; mais, il faut l'espérer, la vérité triomphera tôt ou tard, pour le bonheur de l'humanité.

Lorsque la mère ne peut allaiter son enfant, il devient nécessaire de choisir une nourrice. Que de soins, que de précautions ne doit-on pas apporter pour faire un heureux choix; il ne faut pas se borner à un examen superficiel. Elle doit être d'une forte constitution, brune plutôt que blonde; elle doit avoir de vingt à trente-cinq ans; ses dents doivent être blanches, ses gencives saines et fraîches, son haleine douce et nullement fétide, ses mamelles d'une grosseur moyenne, ses mamelons bien conformés et d'une longueur convenable; elle ne doit être atteinte d'aucune maladie; on doit faire en sorte qu'elle soit accouchée en même temps que la mère de l'enfant: les lieux qu'elle habite ne sont pas indifférens, car le nourrisson doit respirer un air pur. Le moral de la femme doit aussi fixer notre attention; les premières impressions se gravent profondément, et les passions de la nourrice, ses mauvaises habitudes deviennent pour l'enfant la source de maux innombrables. L'inspection des enfans trouvés, faite à la fin de l'année 1821, a fait connaître que les soixante-seize enfans notés comme vicieux, et ne répondant point aux soins de l'administration, avaient eu pour nourrices les soixante-seize femmes notées aussi comme très-peu attachées à leurs nourrissons, et leur prodiguant de mauvais traitemens; coïncidence remarquable et bien digne de méditations.

Il est des parens qui, pour avoir leurs enfans auprès d'eux, font venir les nourrices dans leurs maisons; cet usage me paraît blâmable. Quittant l'air pur et salutaire de leur village, ces femmes vont s'enfermer dans des villes souvent malsaines, où elles contractent de

nouvelles habitudes ; les alimens et les boissons dont elles ne faisaient pas usage, l'oisiveté, le défaut d'exercice, et quelquefois des chagrins, tout concourt à altérer leur santé. Il y a des exceptions, je le sais ; il s'agit d'en apprécier la valeur.

Des circonstances malheureuses obligent quelquefois à recourir à l'allaitement, soit à l'aide du biberon, soit au moyen de chèvres que l'on dresse ; ce dernier moyen me paraît préférable. Le biberon irrite la bouche de l'enfant. Le lait exposé à l'air se décompose, ses parties constituantes désunies deviennent réfractaires aux forces digestives. Les chèvres n'ont pas ces inconvéniens, elles se prêtent très-bien à la fonction de nourrices ; il en est même qui contractent un grand attachement pour leurs nourrissons. C'est en les frictionnant avec des substances sulfureuses que l'ingénieux *Bordeu* a guéri des enfans affectés de maladies cutanées. Ne pourrait-on pas par la même voie faire passer dans le corps de l'enfant d'autres substances médicamenteuses ; je serais très-porté à être de cet avis. Croirons-nous que les enfans nourris par les chèvres contractent les habitudes de ces animaux, et qu'ils bondissent comme eux. Une idée aussi ridicule ne mérite pas qu'on la réfute, il me suffit de l'avoir signalée.

Des médecins ont pensé qu'il était préférable d'avoir recours à l'allaitement artificiel plutôt qu'à une nourrice étrangère. Je ne saurais partager cette opinion ; c'est à l'abus de cette méthode qu'on attribua les ravages affreux que faisait le muguet à l'hôpital des Enfans : la mortalité fut si grande en 1744, que les médecins de cette maison réclamèrent les lumières et les conseils de leurs confrères les plus distingués. On attribua ces désordres à l'air malsain et humide. Bientôt, grâces au zèle et aux libéralités philantropiques des administrateurs, un nouveau local, où règne un air pur, est acheté, un hôpital est bâti ; mais la maladie persiste, la mortalité est aussi grande. On reconnaît alors la véritable cause : des nourrices nombreuses sont attachées à l'établissement, le muguet diminue, bientôt il a disparu.

C'est un préjugé bien dangereux pour la mère et pour l'enfant de croire que le nouveau-né ne doive être approché du sein que lorsque la fièvre de lait a cessé. Après l'accouchement, toutes les forces de l'économie se dirigent vers les mamelles, le lait s'y accumule et les distend ; si on ne les vide par la succion, un engorgement considérable et des abcès peuvent s'y développer. D'abord séreux et purgatif, le colostrum perd ses propriétés, il devient moins apte à l'expulsion du méconium, et le nouveau-né est exposé à de grands dangers. Aussitôt que la mère aura pris quelques instans de repos pour se remettre des fatigues du travail, et qu'elle aura renouvelé ses forces par quelque boisson adoucissante, et non par des breuvages irritans et incendiaires, elle présentera le sein à son enfant.

Il est impossible de fixer combien de fois par jour le nouveau-né doit être approché du sein ; on doit le faire téter souvent, mais il ne faut pas le gorger de lait. Il ne doit pas souffrir la faim. La nourrice connaîtra bien cette sensation pénible. L'enfant la suit des yeux, examine tous ses mouvemens, porte ses doigts à la bouche, les suce avec avidité ; la salive est sécrétée avec abondance ; il saisit avec avidité le mamelon, et presse le sein avec ses petites mains.

Une question bien difficile à résoudre, et sur laquelle les opinions sont partagées, c'est de savoir à qu'elle époque il faut ajouter au lait de la nourrice quelque substance nutritive. Si toutes les femmes avaient la même constitution, si leur lait était toujours aussi abondant et aussi substantiel, si les enfans avaient tous le même degré de force et de vigueur, on pourrait établir une règle générale ; mais les exceptions, presque aussi nombreuses que les individus, ne le permettent pas. On peut dire cependant, en thèse générale, que si l'enfant ne dépérit point, si la mère jouit d'une forte constitution, et que son lait soit toujours abondant et nutritif, c'est la seule nourriture qui convienne à l'enfant pendant les six premiers mois : alors on peut lui associer quelques légers alimens, mais avec une grande prudence. On examinera avec soin si ces substances sont compatibles avec ses forces digestives. La semouille bien préparée, de légères pa-

nades, me paraissent bien préférables à ces bouillies non fermentées, pâtes indigestes, si réfractaires aux puissances gastriques. C'est à leur usage que des médecins très-distingués ont attribué la fréquence des engorgemens glanduleux, des scrophules, du carreau et du rachitis.

Il n'y a pas de terme fixe pour sevrer les enfans; l'époque la plus naturelle serait le moment où la première dentition est achevée; mais il est des enfans qu'on peut sevrer à dix mois, d'autres doivent téter jusqu'au dix-huitième. On jugera la question d'après l'état de la mère et de l'enfant. Il ne faut pas croire que plus on prolongera l'allaitement, plus l'enfant acquerra de forces et plus il deviendra robuste; il arrive un moment où le lait ne suffit pas à sa nourriture, et où il faut accoutumer son estomac à d'autres alimens. C'est encore ici qu'il faut une grande circonspection dans le choix des substances qui doivent le nourrir ; elles causent souvent des accidens très-fâcheux. L'estomac de l'enfant ne s'habitue que l'entement et par degrés à l'usage des alimens. De légères décoctions de viandes, des bouillons de veau et de poulet pourront lui être fort utiles, car les substances introduites dans l'estomac l'irritent bien moins par leur nature azotée que par leur résistance aux forces digestives. Le vin, les liqueurs alcoholiques, et surtout le café, ne doivent jamais être employés à cet âge; ces boissons sont trop irritantes, et agissent avec trop d'énergie sur le système nerveux, alors si impressionnable.

L'époque de la première dentition est souvent fort dangereuse pour l'enfant : des douleurs atroces, des convulsions, la chorée et quelquefois l'épilepsie peuvent en être les conséquences fâcheuses. Il se manifeste alors un surcroît d'activité vers les régions supérieures, le sang y afflue très-rapidement ; pendant ce travail, l'enfant ne goûte que rarement les douceurs du sommeil, et il se réveille en sursaut, pousse des cris aigus, indices des douleurs qui le tourmentent. Les glandes salivaires s'engorgent, la salive s'écoule avec abondance. Quelquefois, cependant, la bouche se dessèche, devient rouge et brûlante, les gencives se tuméfient, la soif est ardente. On doit alors administrer des boissons émollientes et mucilagineuses. La nourrice

arrosera très-souvent de son lait la gencive irritée : les hochets en cristal ne font qu'irriter la gencive; mais on peut se servir avec beaucoup d'avantage de petits bâtons de guimauve ou de réglisse que l'on fait bouillir dans du lait; l'enfant les mâche, cette action adoucit la gencive et le distrait. Quelques boissons relâchantes favoriseront la laxité du ventre; on combattra les autres accidens par des remèdes appropriés. On doit quelquefois avoir recours à l'incision de la gencive; mais on ne doit faire cette petite opération que lorsqu'elle est rouge, très-douloureuse et soulevée par les dents. Lorsque des convulsions se manifestent, on peut retirer de grands avantages de la saignée; *Sydenham* et *Dehaen* en ont obtenu des résultats très-satisfaisans. Tous les enfans sont loin d'être exposés aux accidens que j'ai énumérés, il en est même qui n'en éprouvent aucun; alors on doit rester tranquille observateur et laisser agir la nature.

A cet âge surviennent aussi des diarrhées très-abondantes qui épuisent les forces de l'enfant. On doit se hâter de les combattre par des boissons adoucissantes et des lavemens mucilagineux; on fera des frictions douces sur la peau, on couvrira l'enfant de vêtemens bien chauds. On peut avoir recours aux sangsues, et ne pas négliger la diète, moyen héroïque que les enfans peuvent très-bien supporter.

Il faut aussi favoriser l'expulsion des vers intestinaux; mais les substances vermifuges ne doivent pas être employées lorsqu'il y a des signes de phlegmasies, car, ayant presque toutes des propriétés purgatives et irritantes, elles aggravent les affections gastro-intestinales : combattez d'abord les phlegmasies, vous expulserez ensuite ces animaux parasites. On pourrait, dans ce cas, employer les vermifuges à l'extérieur, soit au moyen de frictions ou de cataplasmes sur l'abdomen.

Circumfusa. Le fluide atmosphérique, au sein duquel nous vivons et sans lequel tous les êtres vivans cesseraient d'exister, exerce sur notre économie une influence qui varie d'après le degré de pureté de température et la quantité d'humidité qu'il renferme. Cette vérité a

été mise en évidence par le père de la médecine, dans son Traité des eaux, de l'air et des lieux, superbe monument empreint du génie de ce grand homme. Cet air, si salutaire à l'état de pureté, peut devenir la source d'une foule innombrable de maladies dès qu'il est vicié par des élémens étrangers; c'est lui qui charrie les miasmes, et développe ces typhus, ces pestes et ces épidémies qui détruisent les villes entières et sèment au sein des nations l'épouvante et l'effroi. L'étude de cet agent est d'un grand intérêt; que de notions ne peut-elle pas fournir à l'hygiène publique, notions développées avec tant de talent dans les savantes leçons de M. *Andral*. Mais ce n'est pas ce sujet important que je traite. Je me bornerai à étudier l'action de l'air sur le corps de l'enfant; et quel être de la nature a un besoin plus pressant de son influence salutaire, que celui qui, au sortir des eaux douces et tempérées de l'amnios, à l'abri de toute variation, hors du contact de tout agent extérieur, se trouve tout à coup exposé à ses effets si changeans. Les poumons de l'enfant jouissent d'une grande énergie, consomment une quantité considérable d'oxygène. Un air pur et souvent renouvelé lui est aussi nécessaire que le lait de sa mère. C'est à cette époque surtout qu'il mérite le nom ingénieux de *pabulum vitæ*. Il favorise l'exécution de toutes les fonctions. Voyez ces enfans nourris au sein des campagnes, c'est à l'air pur qu'on y respire qu'ils doivent la santé brillante et la forte constitution dont ils jouissent. Comparez-les avec ces êtres infortunés nourris dans les lieux bas et humides, où l'air, nullement renouvellé, est pour eux une source féconde de maladie, combien la différence est grande. On ne saurait donc faire respirer à l'enfant un air assez pur, et une mère devrait tout sacrifier pour nourrir son enfant à la campagne. D'où vient la grande mortalité dans les hôpitaux, ne dépend-elle pas, en partie, de l'encombrement de ces infortunés dans des salles étroites où l'air est vicié par leur propre haleine et par les émanations qui s'exhalent de leurs excrémens.

Ceux qui ont fréquenté l'hôpital des Enfans ont pu s'apercevoir que ces infortunés ne sauraient entrer dans certaines salles sans con-

tracter aussitôt de nombreuses maladies de poitrine, qui les mènent inévitablement au tombeau. M. *Guersent* a souvent appelé l'attention de ses élèves sur ce fait important. Dans les tables qu'il a publiées sur la mortalité relative dans les différens départemens, M. *Villermé* a prouvé combien elle était effrayante, surtout pour les enfans, dans ceux où existent des marais, véritables cloaques, d'où émanent des miasmes si délétères.

C'est à l'humidité de l'air qu'il faut attribuer, en partie, les scrophules, le carreau, ces diarrhées et ces catarrhes qui altèrent la constitution de l'enfant. Cette remarque est facile à vérifier, en examinant les habitans des lieux bas et humides; soustraits à l'influence salutaire du soleil, c'est chez eux que se manifestent les affections scorbutiques ou scrophuleuses. La lumière modifie très-sensiblement les fonctions de l'économie; soustrait à son action, l'enfant devient pâle et blafard, il s'étiole comme les végétaux; le système lymphatique est dans l'inaction, de là les engorgemens glandulaires et la prédominance du tissu cellulaire. Soumis à ses rayons vivifians, les fonctions s'exécutent avec la plus grande activité, elles reprennent toutes leur type normal, et personne n'ignore que l'insolation est un excellent moyen pour combattre les maladies anémiques.

Une chaleur douce convient aux enfans sous tous les rapports; l'excessive chaleur, comme le froid trop rigoureux, leur sont également nuisibles. L'une, en activant les fonctions de la peau, provoque une sueur abondante qui les affaiblit et les dispose à contracter des maladies de l'appareil tégumentaire. Pourquoi voit-on ces affections presque exclusivement chez les enfans? pourquoi la variole, la rougeole et la scarlatine se montrent-elles chez eux? N'est-ce pas parce que le système absorbant étant chez eux très-actif, ils puisent dans l'air ambiant le germe de ces maladies, qui se montrent presque toujours épidémiquement, attaquent presque tous les enfans, et souvent moissonnent avec cruauté des êtres qui ne leur opposent que leur faiblesse et le zèle mal entendu de ceux qui les soignent. Si tels sont les accidens causés par une chaleur trop vive, une chaleur douce a

de précieux avantages, elle arrête la marche des affections scrophuleuses en activant l'action des vaisseaux lymphatiques, combat avec énergie les maladies scorbutiques, et conduit les catarrhes à une terminaison heureuse.

Un froid très-rigoureux peut devenir fort dangereux pour les enfans; c'est à son action que M. *Auvity* attribue le développement de cette maladie si meurtrière, connue sous le nom *d'endurcissement du tissu cellulaire*. Il émet cette opinion dans un excellent mémoire qu'il a publié sur cette affection. Toutefois elle a été victorieusement combattue dans ces derniers temps ; c'est le froid qui expose les enfans a de nombreuses phlegmasies des organes thoraciques ; chez eux les poumons sont fort délicats et très-sensibles aux moindres variations atmosphériques, l'habitude n'a pas encore émoussé le sentiment, aussi sont-ils très-exposés à des pneumonies et à des pleurésies qu'il est si difficile de combattre, et qui souvent les conduisent au tombeau.

Applicata. C'est pour nous garantir des variations athmosphériques, pour nous faire un rempart contre les ardeurs du soleil et les rigueurs du froid, pour neutraliser l'action des miasmes, nous préserver de l'humidité et nous soustraire ainsi à mille dangers, que nous employons les vêtemens, et que nous les approprions aux diverses saisons et aux différentes températures. Jouissant d'une sensibilité très-vive, irrités par tous les agens extérieurs, les organes de l'enfant ont un grand besoin de leur secours. Il serait inutile et minutieux d'entrer dans le détail des objets qui doivent composer l'habillement du nouveau-né, chaque mère l'habille à sa manière, suivant l'usage de son pays ou de sa famille; il suffit de dire, en thèse générale, que leurs fonctions doivent s'exécuter librement, et que leur corps délicat ne doit être exposé ni à un froid rigoureux, ni à une chaleur trop intense. On a conseillé de vêtir très-légèrement les enfans pour les habituer aux intempéries des saisons, et fortifier leur tempérament. Ce conseil est très-dangereux, il expose ces êtres faibles aux

accidens les plus graves ; si vous voulez que l'enfant résiste aux agens extérieurs, fortifiez d'abord sa constitution en lui faisant respirer un air pur et salutaire, exposez-le aux rayons d'un soleil tempéré ; mais couvrez-le de vêtemens assez chauds pour favoriser et provoquer même une douce transpiration. En voulant éviter un excès, ne tombons pas dans l'excès contraire, n'accablons point les enfans sous le poids des vêtemens ; cette accumulation de chaleur peut devenir très-dangereuse, on ne pourra les exposer ensuite au contact de l'air sans avoir à craindre des accidens nombreux et les maladies les plus graves. *Est modus in rebus*, a dit *Horace*, on ne doit jamais oublier ce beau précepte.

Les membres de l'enfant doivent être libres, on ne doit point gêner ses mouvemens. Bannissez ces liens, ces ligatures, qui ne servent qu'à comprimer leurs organes et à déformer leurs parties osseuses. Que d'actions de grâces ne doit-on pas à ce philosophe dont l'éloquence mâle et philantropique a tonné contre l'usage pernicieux et barbare du maillot ! Ses conseils, dictés par cet ardent amour de l'humanité, qui dévorait son âme, n'ont pas été perdus. Tôt ou tard la vérité triomphe. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques contrées où les habitans, victimes de l'habitude et de l'ignorance, emploient encore le maillot. L'opinion des médecins sur les accidens fâcheux qu'il peut occasionner est unanime ; il en est sans doute qui, par un excès de zèle, les ont exagérés ; il est cependant bien facile de voir qu'il tient les enfans dans une attitude gênante, comprime leurs viscères, facilite la stase des fluides dans les lymphatiques. La gêne de la circulation donne lieu à des congestions sanguines vers le cerveau, le cœur ou les poumons. La nutrition, si active à cette époque de la vie, est enrayée dans sa marche. Voyez l'effet des ligatures sur les végétaux ; elles s'opposent à l'accroissement des parties, et donnent naissance à des protubérances difformes ; de même une nutrition inégale déforme les os et favorise leurs courbures. La compression vicie le diamètre des cavités thoracique et facilite le développement de la phthisie pulmonaire. Pourquoi tant de jeunes personnes périssent-elles vic-

times de cette horrible maladie, n'est-ce pas à cause de ces corsets dont elles font usage. Les peuples que nous appelons *barbares* n'ont jamais recours au maillot, aussi ne connaissent-ils point ces vices de conformations qui s'offrent chaque jour à nos yeux; et *J.-J. Rousseau* a dit avec vérité : « Les Caraïbes sont de moitié plus heureux que nous. » On a conseillé de bannir les épingles de la toilette des enfans. Je crois ce conseil très-sage, elles peuvent donner lieu à des convulsions dont souvent nous ignorons la cause; de simples liens peuvent les remplacer. Il est dangereux de tenir trop chaudement la tête de l'enfant; l'activité avec laquelle le sang y afflue peut donner lieu à des accidens fâcheux, et occasionner des phlegmasies très-intenses, un simple béguin de toile suffit. On pourrait cependant faire usage d'un bourrelet bien léger, ceux qu'on emploie le plus souvent sont trop pesans et concentrent trop la chaleur.

Excreta. S'il est une époque de la vie, dit M. *Rostan*, où il soit nécessaire de favoriser les excrétions, c'est sans contredit dans l'enfance, où l'activité des fonctions est si grande, et où leur moindre interruption peut devenir si funeste. L'expérience journalière justifie la vérité énoncée par ce savant médecin. Il arrive quelquefois que l'enfant porte en naissant les ouvertures naturelles oblitérées; l'accoucheur doit l'examiner avec le plus grand soin, et faire disparaître au plutôt ces vices de conformation. Une simple incision cruciale suffit le plus souvent; quelquefois cependant il faut recourir à des opérations plus compliquées : on doit toujours se conduire d'après les règles de l'art; l'accoucheur ne doit jamais les ignorer.

J'ai déjà fait connaître combien il importe de faire évacuer le méconium, sa rétention peut occasionner de graves accidens. Le colostrum suffit le plus souvent pour cette évacuation. Quelquefois, cependant, il faut recourir à de légers purgatifs, comme l'huile d'olive ou de palma-christi; on peut aussi employer le sirop de rhubarbe ou de fleurs de pêcher.

Les soins de propreté sont d'une grande importance; de leur ou-

bli naissent des accidens fâcheux, des gerçures, des excoriations qui causent de vives douleurs, et des érysipèles dangereux; les lotions fort souvent répétées sont très-utiles, on doit les faire avec une éponge trempée dans de l'eau tiède ou dans quelque décoction émolliente. Il ne faut pas avoir recours aux lotions froides comme moyen de propreté, mais elles sont très-avantageuses dans les phlegmasies du cerveau ; toutefois leur emploi peut devenir mortel, si l'on ne sait les manier avec la plus grande prudence ; la sédation qu'elles procurent peut être suivie d'une réaction des plus intenses lorsqu'on les cesse tout à coup. Les frictions sèches faites au moyen d'une brosse ou d'une flanelle conviennent aux enfans faibles et lymphatiques, et combattent avec avantage les engorgemens scrophuleux.

Les bains sont aussi d'une grande utilité; ils favorisent l'exhalation cutanée, et peuvent devenir un excellent moyen thérapeutique. Ici je dois agiter une grande question, et combattre un préjugé qui a causé de grands malheurs. Je dois me demander si le bain froid convient à l'extrême sensibilité et à l'organisation faible de l'enfant. Croyant s'étayer de l'autorité imposante du philosophe de Genève, plusieurs médecins n'ont pas craint d'en conseiller l'usage; d'autres, redoutant des accidens fâcheux, ont accusé de barbarie le plus sage des hommes. Les uns et les autres se sont trompés, ils n'ont pas compris les paroles de *J.-J.* Je pourrais le prouver très-facilement; mais je laisse parler ce grand homme, de quel poids serait ma faible voix à côté de ces paroles entraînantes et magiques. « Des multitudes de peuples « lavent les enfans nouveau-nés dans les rivières ou à la mer sans « autre façon; mais les nôtres, amollis avant que de naître par la « mollesse des pères et des mères, apportent en venant au monde un « tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes « les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'est que par degrés qu'on « peut les ramener à leur force primitive. Commencez donc d'abord « par suivre l'usage, et ne vous en écartez que peu à peu. » Tel est le conseil de *Rousseau ;* il est clair, il est facile à comprendre.

Les nations entières plongent leurs enfans dans l'eau froide au mo-

ment de leur naissance, il en est de même qui les roulent dans la neige; ceux qui sont robustes résistent dans doute, ceux qui sont faibles périssent victimes de cet usage inhumain. Faut-il nous étonner de cette barbarie; dans quelques pays ne poussait-on pas le mépris de l'humanité jusqu'à vouer à la mort tous les enfans qui ne présentaient pas en naissant les signes d'une constitution vigoureuse, et d'une organisation parfaite; ils ignoraient donc que la nature compense, par les avantages de l'esprit et les feux du génie, la débilité et l'imperfection de l'organisation physique. Que de grands hommes auraient été victimes de cette barbarie!

Mais si l'emploi inconsidéré des bains froids entraîne de si grands dangers, on ne saurait contester la grande utilité des bains frais; ils agissent comme toniques, et doivent être administrés à des sujets faibles et débiles; on les emploie aussi avec avantage contre quelques névroses, surtout contre la chorée. Les bains tièdes doivent être mis en usage pour combattre les phlegmasies et l'endurcissement du tissu cellulaire; on peut les rendre émolliens, toniques ou aromatiques; on peut y faire entrer des préparations mercurielles ou sulfureuses, et ces substances agissent avec d'autant plus de succès que l'absorption jouit à cet âge d'une activité très-énergique.

La malpropreté de la tête exige une grande attention; elle entretient la vermine, cause souvent des ulcérations très-étendues et très-douloureuses. C'est un préjugé de croire que l'existence de la vermine soit nécessaire à la santé de l'enfant, c'est, au contraire, un irritant qu'il faut combattre par des lotions tièdes souvent répétées. On emploie aussi à cet usage des brosses très-douces, mais jamais des poudres irritantes comme celle de staphisaigre. A cet âge apparaissent aussi des teignes, des croûtes laiteuses et des exudations abondantes derrière les oreilles. C'est encore par des lotions émollientes et des soins de propreté qu'il faut les combattre; mais jamais par des répercussifs violens et énergiques. L'éruption peut disparaître tout à coup; mais des accidens graves ne tardent pas à éclater: les enfans deviennent moroses, le marasme se déclare, et quelque-

fois la mort vient mettre un terme à cette scène de douleurs. M. *Alibert* en a cité quelques exemples dans son magnifique ouvrage sur les maladies de la peau, et les nosologistes noublient jamais de signaler comme cause de presque toutes les maladies la disparition brusque de ces exanthèmes. L'application d'un vésicatoire ou d'un cautère est souvent fort utile après la guérison méthodique de ces éruptions; elle prévient des accidens très-nombreux et très-graves.

Percepta. Nous avons vu avec quelle activité s'opérait la nutrition des parties encéphaliques dans les premières années de la vie. Le volume de la tête est considérable à cet âge; le sang se porte avec abondance vers le cerveau, les sensations sont vives et souvent renouvelées, le moindre agent extérieur provoque des congestions sanguines, des phlegmasies et des névroses. Que de ménagemens ne faut-il pas à cette époque! quelle prudence! Il faut suivre toujours la marche et le vœu de la nature, sans jamais la contrarier. Il ne faut point captiver trop long-temps l'attention de l'enfant, ni hâter le développement des facultés intellectuelles. Il est des parens qui, pour avoir de petits prodiges, forcent leur intelligence, et, après des fatigues et des peines innombrables, finissent par obtenir des idiots. On ne hâte jamais l'action d'un organe qu'aux dépens de sa durée; c'est surtout chez les enfans scrophuleux, dont le cerveau est très-volumineux, et dont l'intelligence jouit d'une activité extraordinaire, que cette imprudence est dangereuse.

A peine l'enfant a-t-il fait quelques pas dans la carrière de la vie, que les passions viennent assaillir son jeune cœur. La colère, la jalousie peuvent flétrir son âme naissante; on les voit éclater souvent dans l'âge le plus tendre. La frayeur est aussi très-dangereuse : que de convulsions, d'accès épileptiformes à la suite d'une contrariété, d'un accès de colère, d'un mouvement de frayeur! Les parens doivent donc éviter avec soin tout ce qui pourrait faire germer ces passions, et travailler dès le berceau à former leur cœur. Qu'ils n'oublient jamais que l'injustice et les préférences sont comme l'escla-

vage, elles révoltent à tout âge. Mais où me laissai-je entraîner ! un tel sujet regarde le moraliste ; il a fixé l'attention de ces hommes qui n'enfantent jamais que des prodiges : il a été traité par *Locke*, il a été l'objet des méditations de *J.-J. Rousseau*. Je n'ai pas la ridicule prétention de l'ébaucher, ce serait attirer sur moi le sourire de la pitié. Mais je ne puis me taire sur les dangers de confier les enfans à des domestiques vicieux et corrompus ; une telle imprudence peut avoir des suites bien funestes. On doit aussi blâmer l'habitude de les entretenir de contes de revenans et de sorciers ; ces impressions se gravent très-profondément ; ils n'osent ensuite faire un pas ; saisis de frayeur, ils se croient sans cesse poursuivis par des fantômes : ces idées les tourmentent, elles troublent leur sommeil, et peuvent produire des névroses très-difficiles à guérir.

Gesta. Le repos et l'inaction s'accordent peu avec le caractère changeant et mobile de l'homme ; l'activité et les mouvemens lui conviennent et hâtent l'exécution heureuse et facile de ses fonctions. A peine l'enfant est-il né qu'il agite ses petits membres. Ce ne sont d'abord que de légers mouvemens d'extension et de flexion ; ses muscles, encore faibles et peu énergiques, ne sauraient lui en permettre de plus étendus : cependant, par cette tendance qui nous porte toujours à contrarier les vœux de la nature, nous gênons leurs mouvemens et nous emprisonnons leurs faibles membres. Le repos est sans doute nécessaire dans les premiers jours de l'existence ; mais, à mesure que l'enfant grandit, la propension qui le portait au sommeil diminue : c'est alors qu'abandonné sur un tapis exposé aux rayons vivifians du soleil, on le voit se rouler avec plaisir, et savourer les bienfaits d'une existence dont rien ne trouble encore le bonheur. Sous l'heureuse influence de ces légers mouvemens, les fonctions assimilatrices s'exécutent parfaitement ; l'absorption est très-rapide, les mouvemens respiratoires sont fréquens et énergiques, les contractions du cœur acquièrent de la force : mais ce sont surtout les organes locomoteurs qui jouissent d'une énergie remarquable et d'une nutrition

active. Voyez, au contraire, ces enfans qu'une sollicitude ignorante ou une négligence blâmable condamnent à l'inaction ; languissans, frêles et débiles, ils deviennent la proie d'une foule de maladies anémiques ; leur nutrition est languissante, leur système musculaire est très-faible et recouvert par une vaste couche de tissu cellulaire ; ils sont exposés aux scrophules et au rachitis. *Underwood* assure que cette maladie se déclara en Angleterre vers l'an 1628, et qu'on l'attribua à l'augmentation considérable des manufactures. Le peuple abandonna l'air pur et les travaux actifs de la campagne, et, renfermés dans les villes malsaines, les enfans ne jouirent plus des bienfaits de l'exercice, victimes de la cupidité et de la misère de leurs pères. On ne saurait contester les avantages immenses de l'exercice à tous les âges de la vie. Cette vérité avait été bien sentie par les législateurs de ces républiques dont le nom rappelle tant de souvenirs de gloire et d'héroïsme ; ils avaient pour but de développer les forces de leurs citoyens, d'entretenir leur santé, et de fournir à la patrie de robustes défenseurs. Les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux olympiques, cette gloire éclatante qui s'attachait à leurs noms, ces statues, ces monumens qu'on élevait à leur mémoire, tout conspirait à augmenter l'énergie de leurs forces locomotrices et à les rendre robustes et courageux ; chez eux, la couronne d'olivier enfanta des prodiges. Ces exercices si salutaires sont trop négligés de nos jours ; nos sociétés modernes sont aussi moins vigoureuses, et exposées à une foule de maladies inconnues aux sociétés anciennes. Il serait fort avantageux d'établir parmi nous des gymnases où les enfans puiseraient cette force et cette santé, véritable source de bonheur. Grâces au zèle éclairé et aux soins assidus de M. *Amores*, la capitale possède une école gymnastique, et les effets étonnans, les avantages sans nombre qu'elle produit chaque jour devraient bien engager à les multiplier et à en établir de nouvelles dans les principales villes du royaume.

On fait de grands efforts, on met en usage mille manœuvres pour apprendre à marcher à l'enfant ; on le force à se tenir debout avant que les fémurs aient acquis assez de résistance pour soutenir le poids

du corps : ces colonnes osseuses, encore flexibles, plient et se déforment; de là ces vices de conformation si nombreux. Laissez-le se rouler sur le gazon, il n'a nul besoin de vos leçons; la nature lui apprend à marcher comme elle lui apprit à sucer le lait de sa mère. Éloignez ces lisières, ces charriots, instrumens dangereux qui compriment sa poitrine et déforment cette cage osseuse. Redoutez la phthisie pulmonaire, véritable tombeau des générations. Quand on porte un enfant sur les bras, il faut le tenir tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, de peur qu'en se penchant toujours du même côté, il n'en résulte une déviation de la colonne vertébrale. On a la mauvaise habitude de soulever les enfans par les bras ou par la tête; elle peut devenir très-funeste : on en trouve de nombreux exemples dans les auteurs; on est souvent à portée d'en observer soi-même. La luxation des vertèbres cervicales peut devenir mortelle; sa réduction entraîne la mort, par la lésion de la moelle épinière.

Sommeil. Les organes de la vie de relation sont soumis à une alternative continuelle d'action et de repos. Fatigués par les impressions nombreuses et réitérées qu'ils reçoivent sans cesse, ils ont besoin de renouveller leurs forces. Le sommeil leur procure ce repos; il ranime l'action musculaire épuisée; il est surtout nécessaire à l'enfant. Ses sens, si impressionnables, si faciles à irriter par des objets tout nouveaux pour lui, se fatiguent, et leur action s'épuise. Leur faiblesse ne peut supporter que quelques instans de veille : on ne saurait cependant déterminer d'une manière rigoureuse combien de temps l'enfant doit dormir. Un sommeil trop prolongé le rendrait inerte et paresseux; des veilles trop assidues l'empêcheraient de prendre des forces, et nuiraient à son accroissement. Dans les premiers instans de sa vie, laissez-le dormir tant qu'il le voudra, et surtout ne le réveillez jamais brusquement : cette sensation désagréable pourrait occasionner des accidens fâcheux. Ne provoquez jamais son sommeil en le berçant, vous ne faites qu'engourdir son cerveau, vous favorisez les congestions vers cet organe si actif; la digestion est troublée, et souvent des vo-

missemens ont lieu. Toute l'économie se trouve mal de ces balancemens insolites. Il ne faut jamais coucher les enfans sur le dos, car ils sont souvent incommodés par les liquides qui remplissent leur bouche, et qu'ils ne peuvent rejeter. Il faut les placer tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Ce changement de position favorisera également la nutrition de toutes les parties, et il y a des circonstances où il est avantageux de dormir indistinctement sur tous les côtés.

Le berceau de l'enfant mérite aussi de fixer notre attention; il devra être placé dans un lieu bien aéré, hors du contact d'une lumière trop vive, qui irriterait ses yeux. Il faut avoir grand soin qu'il reçoive la lumière en face, jamais par les côtés ni par derrière; avides de sensations, ses yeux se dirigent sans cesse vers le lieu d'où elles émanent; ils contractent une direction vicieuse, et le strabisme vient défigurer les traits les plus séduisans. Cette déviation, fâcheuse chez l'homme, le devient davantage encore chez ce sexe aimable à qui la nature donna pour apanage la beauté et les charmes ; il faut donc l'éviter avec d'autant plus de soins, qu'elle est ensuite très-difficile à corriger. Les odeurs fortes sont aussi fort nuisibles à l'enfant; il serait surtout fort dangereux de laisser pendant la nuit des plantes dans sa chambre. Éloignez avec soin les bruits incommodes qui pourraient l'agiter et troubler son sommeil. Ne l'accablez pas sous le poids des couvertures, mais ne l'exposez pas cependant aux rigueurs du froid. Ne fermez pas hermétiquement son berceau avec des rideaux, qui empêchent l'air de se renouveller. Les émanations animales, les exhalaisons fétides vicient promptement la pureté de l'air, ses poumons s'irritent et s'enflamment; mais évitez aussi avec soin les courans d'air souvent très-dangereux. On devra préférer les matelats de crin ou de balle d'avoine, car le duvet et la plume conservent pendant long-temps les miasmes et l'humidité ; ils accumulent trop de chaleur, et rendent le lit trop mou. Les matelats faits avec de la fougère ou des plantes aromatiques sèches sont avantageux pour les enfans faibles et lymphatiques.

Telles sont les considérations générales que je soumets au jugement

de mes illustres maîtres. Tel est le sujet que je n'ai pu qu'ébaucher : il est vaste, bien au-dessus de mes forces et de ma jeune expérience; mais la mortalité effrayante des enfans m'a paru un spectable bien douloureux et bien digne d'exciter toute la sollicitude d'un médecin. J'ai voulu en rechercher les causes, et offrir quelques moyens pour diminuer ses affreux ravages. J'ai voulu opposer les règles méthodiques de l'hygiène aux conseils funestes de l'ignorance, de l'incurie et du charlatanisme, fléaux terribles et sources de maux innombrables. Je suis entré dans une lice périlleuse, sans doute, mais le désir de bien faire pourra peut-être m'absoudre si mon entreprise est téméraire.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil attentif sur les tables de mortalité, il semble que les enfans ne viennent au monde que pour être ravis dès le berceau à la tendresse de leurs parens. Publiant les résultats statistiques de *Dupré* de Saint-Maur, *Buffon* prouva qu'avant d'être arrivés à la huitième année, la moitié de ces infortunés n'existait plus. Un savant, qui consacre ses veilles à des recherches fort intéressantes, M. *Benoiston* de Chateauneuf, dans les tables de mortalité qu'il a publiées en 1825, a fait voir qu'on ne perdait plus aujourd'hui que le tiers des enfans jusqu'à dix ans. Ces résultats satisfaisans sont dus à la grande amélioration apportée dans les soins que l'on donne à l'enfance. C'est surtout dans les classes inférieures de la société et parmi ces êtres malheureux avoués par la nature seule, victimes très-souvent de nos préjugés ridicules et barbares, que la mort a diminué ses ravages. Les parens peuvent donc élever avec plus de soins leurs enfans; les progrès de la civilisation, contre laquelle la barbarie élève son impuissante voix, ne sont donc pas infructueux, et le peuple a mis à profit les bienfaits de la liberté si féconde en heureux résultats. Voyez les peuples de l'Orient, jadis si florissans, leur population, aussi ignorante que malheureuse, languissant aujourd'hui dans les fers de l'esclavage, diminue chaque jour, tandis que celle des États-Unis augmente avec une rapidité prodigieuse. Les mariages s'y multiplient, et fournissent à l'état de nombreux citoyens, exemple frappant qui justifie ces remarquables paroles du grand Montesquieu :

« Là où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage, parce que la nature y porte toujours assez quand elle n'est pas arrêtée par la difficulté des subsistances. »

L'instruction primaire, répandue parmi les classes inférieures de la société, exerce aussi une influence bien puissante sur la santé des enfans. M. le docteur *Merlier*, dans un mémoire lu récemment à l'académie de médecine, a prouvé que la mortalité des enfans, dans les différens départemens de la France, est d'autant moindre que ses bienfaits sont plus répandus parmi le peuple. Ce médecin a dressé une carte qui s'accorde très-bien avec celle de M. Charles Dupin; les légères exceptions sont dues à l'existence des marais et de certaines manufactures qui rendent insalubres quelques départemens où la population jouit d'une grande instruction, et, d'autre part, à l'air pur et salubre de certaines contrées où l'éducation primaire est souvent négligée; mais ces faibles exceptions ne détruisent point la règle générale. Il ne reste plus qu'à féconder ce beau résultat.

La découverte si importante de la vaccine a produit des avantages immenses, elle a détruit ou du moins affaibli considérablement les affreux ravages de cette maladie horrible, qui moissonnait les populations ou laissait des traces hideuses de son passage. Qu'ai-je besoin de proner ici les bienfaits de cette conquête si précieuse à l'humanité, personne ne les conteste aujourd'hui. Comme toutes les découvertes importantes, celle de *Jenner* eut ses détracteurs, elle eut à lutter contre deux ennemis bien dangereux, l'ignorance et la superstition. Son triomphe fut éclatant, et aujourd'hui, magistrats, ministres des cultes et médecins, tous rivalisent d'ardeur pour répandre au loin ses bienfaits. Si quelque fanatique élève contre elle son ignorante voix, il n'obtient que le mépris. Redoublons donc de zèle et d'ardeur, livrons-nous avec assiduité à l'étude intéressante des maladies des enfans, tâchons d'arracher à la mort ces précieuses victimes, et n'oublions jamais que les soins qu'on donne à l'enfance décident de l'homme à venir.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

In febribus circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Sect.* 4, *aph.* 65.

II.

In febribus acutis convulsiones, et circa viscera dolores vehementes, malum. *Ibid.*, *aph.* 66.

III.

In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Ibid.*, *aph.* 67.

IV.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

V.

Lassitudines spontè obortæ, morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

VI.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

LANE LIBRARY

LANE LIBRARY